



I V.

“ Aufeslefene gedichte von Anna-Louifa Karfchin,
 ” &c. ”

*Poéfies choisies d' Anne-Louife Karfch. A Berlin, chez
 George-Louis Winter. 1764. in-4°.*

IL ne faut point s'étonner qu'on demandât chez les Romains si c'étoit à l'art ou à la nature qu'on devoit les bons Ouvrages de Poéſie. Les Romains ne créèrent ni ne perfectionnerent rien; ils ne connurent pendant longtems que des vertus féveres & même farouches qui toutes avoient leur racine dans un déſir infatiable de conquérir & de dominer. Abſorbée par cette paſſion leur ame ne put ſe livrer à ces mouvemens doux, purs & cependant très-vifs qui préparent la naiſſance des Arts, les conduiſent à la perfection, & que les Arts développés & perfectionnés augmentent & multiplient à l'infini. Les Romains ne commencerent à ſentir le prix de cette délicieufe portion des connoiſſances humaines que lors que la Grece leur offrit le ſpectacle de toutes les vertus réunies à tous les talens: honteux, ſans doute, d'être forcés de reconnoître dans des Peuples qu'ils avoient vaincus la

supériorité la plus distinguée que l'homme puisse avoir sur l'homme, celle du génie sur le génie, ils s'emparèrent de leurs Arts & de leurs connoissances. La Poésie, la Musique, la Peinture & l'Architecture furent transportées à Rome; mais l'imagination, la verve, l'enthousiasme ne passerent point les limites de la Grece; les Romains, malgré tous leurs efforts, n'inventerent rien & ne furent qu'imiter les Grecs.

Pour suppléer au défaut d'invention, d'abondance & de facilité, ils eurent recours à l'observation, à l'étude, au travail, à la regle: on a comparé avec raison les Vers de Pindare aux flots d'un torrent impétueux, & la Poésie d'Homere à un grand fleuve qui roule ses ondes avec majesté; Horace nous présente le Vers sous l'image d'une barre de fer qui ne peut recevoir la forme qu'on veut lui donner & qu'elle doit avoir sans être mise plusieurs fois sur l'enclume (1); & l'on sait que Virgile faisoit tout au plus deux ou trois Vers tous les matins & qu'il passoit le reste du jour à les polir. Comment un peuple si peu favorisé de la nature se seroit-il persuadé que pour exceller dans la Poésie le talent peut suffire sans le secours de l'Art?

Examinons ce qui se passoit à cet égard parmi les Grecs. Démocrite fut le premier de sa Nation, qui, d'après les réflexions qu'il avoit faites sur la

(1) *Inculdi reddere versus.*

Poësie, entreprit d'en tracer la théorie; ce talent jusqu'alors, c'est-à-dire pendant l'espace de neuf siècles & demi, n'avoit encore été enchaîné par aucune espèce de précepte & de règle; cependant Démocrite, pour nous servir de l'expression d'Horace, exclut de l'Hélicon (1) quiconque n'éprouve pas cette ivresse, ce délire, cet embrâsement d'imagination, cette violente commotion de toutes les facultés de l'ame, en un mot, cet enthousiasme qui élève l'homme au-dessus de lui-même, le transporte dans un nouvel Univers, & en faisant taire la raison, souvent même en la troublant, répand sur tous les objets une force & une lumière extraordinaires.

Platon alla encore plus loin; il prétendit que les Poètes ne devoient absolument rien à l'Art; semblables, dit-il, aux Prêtres de Cybele, qui n'exécutent jamais leurs danses lorsqu'ils sont de sang froid; les Poètes, tant que leur ame est tranquille & qu'ils conservent l'usage de la raison, sont incapables de rien produire de merveilleux & de sublime; c'est uniquement lorsqu'échauffés par l'harmonie & le rythme ils entrent dans le délire, qu'ils enfantent ces beaux Poèmes qui, sans nous permettre à nous-mêmes de réfléchir, enlèvent notre admiration; telles, ajoute-t'il, les Bacchantes ne puisent le miel & le lait dans les fontaines que lorsque la fureur les transporte. Co

(1) *Excludit sanos Helicone Poetas-Democritus.*

Philosophe cite à ce sujet l'exemple de Tynnichus de Chalcédoine qui, quoiqu'il fût le plus ignorant de tous les hommes, composa dans un moment d'inspiration le plus bel Hymne qui, de l'aveu des Athéniens mêmes, eût jamais été fait. En un mot, Platon ne reconnoît le vrai Poète qu'à la faculté de produire ses chants par l'enthousiasme sans savoir lui-même ce qu'il chante. L'harmonie & le mouvement du Vers, selon ce Philosophe, placent le Poète dans une situation où les pensées & les images qu'il auroit cherchées vainement dans une assiette tranquille se présentent en foule à son imagination.

Aristote, génie vaste mais ambitieux qui non content d'observer voulut encore définir, & prescrivit ainsi des loix à la nature & des bornes à l'esprit humain, Aristote avoue lui-même que la Poésie est l'ouvrage du transport & de l'enthousiasme (2); Maracus de Syracuse, dit-il, n'enfantoit jamais de plus beaux Vers que lorsqu'il étoit en extase (3). Théophraste, Heraclide de Pont son disciple, Strabon, Plutarque, Longin, tiennent le même langage.

Si notre travail nous permettoit d'entrer dans des détails plus étendus, il ne nous seroit pas difficile de démontrer qu'en effet les anciens Poètes

(2) Ἐνθεος ἢ ποησις.

(3) Μαρακὸς δὲ συρακούσιος καὶ ἀμείνων ἦν ποιητής, ὅταν
ἐκσταίη.

de la Grece étoient tous *Improvisateurs*; les Vers d'Homere, ces Vers qu'ont admirés & qu'admirent tous les âges, Homere les enfantoit sur le champ, sans peine, sans effort, comme une source épand ses ondes. On retrouve encore en Italie une légère idée de ce talent extraordinaire; dès la renaissance des Lettres on y a vu des personnes de tout sexe qui composent sur le champ des Poèmes, même de très-longue haleine; nous en avons indiqué les raisons dans le *Journal Etranger*, & nous aurons occasion de les développer; mais il n'y avoit point encore d'exemple que le Nord eût produit un phénomène de cette nature. Cependant Anne-Louise Karfch justifie beaucoup plus qu'aucun des Improvisateurs modernes tout ce que les Anciens, & principalement Platon, ont dit de l'enthousiasme ou la fureur poétique. La nature n'agit en elle que par inspiration. Les seules Pièces où elle réussit sont celles qu'elle produit dans la chaleur de l'imagination; la contrainte & l'éloignement de la Muse se font presque toujours remarquer dans les morceaux qu'elle compose à dessein & avec réflexion. Quand un objet l'affecte vivement, soit au milieu de la société, soit dans la solitude, son esprit s'échauffe tout-à-coup; elle n'est plus maîtresse d'elle-même, tous les ressorts de son ame sont mis en mouvement, elle ne peut résister au penchant qui la porte à faire des

Vers. Semblable à une pendule qui , dès que ses ressorts sont montés , suit sa marche sans autre secours ; Louise Karfch , dès que l'enthousiasme pénètre & remue son ame , chante sans savoir comment les pensées lui viennent ; elle n'a , comme elle le dit elle-même , qu'à prendre le ton & saisir le metre ; à l'instant tout le Poëme coule sans peine , sans effort ; & les pensées , ainsi que les expressions les plus heureuses , naissent sous sa plume comme si elle écrivoit sous la dictée de la Muse.

Ce qui prouve incontestablement que cette femme ne tient son talent que de la nature seule , ce sont les détails de sa vie. On n'y rencontre aucune circonstance qui conduise à penser que dans ses compositions l'étude des regles ait pu suppléer le génie. Elle est née dans l'état le plus bas ; son éducation , les occupations de son enfance & de sa première jeunesse ont été conformes à la bassesse de sa naissance. Parvenue à un âge plus mûr , elle a éprouvé des malheurs & des obstacles qui nécessairement auroient accablé son esprit si la nature n'eût été plus forte que tous les obstacles & tous les malheurs.

Anne-Louise Karfch naquit en 1722 sur les frontières de la Basse-Silésie , dans un Hameau situé entre Zallichau , Schwiebus & Crossen. Parmi sept pauvres habitans de ce hameau , son pere , Braiseur & Cabaretier , étoit le plus considérable ; à l'âge de

sept ans , peu de temps avant la mort de son pere , son grand oncle l'emmena en Pologne , & lui apprit à lire & à écrire. Il y a dans ce Recueil une très-belle Ode qu'elle composa en reconnoissance des soins que cet oncle prit de son enfance. Ses malheurs commencerent à sa dixieme année , & s'accrurent de jour en jour jusqu'à près de son huitieme lustre. Son oncle mourut , & elle revint chez sa mere. D'abord on lui confia le soin des enfans de son frere , & bientôt après celui de trois vaches qui composoient tout le troupeau de ses parens. Ce fut vers ce temps-là que parurent les premiers signes de son talent pour la Poésie ; car dès-lors elle trouva un plaisir extraordinaire à chanter : elle savoit par cœur plusieurs Cantiques spirituels , & elle en composa un elle-même sur *le matin*.

Dans sa vie pastorale il s'offrit encore une circonstance qui concourut au développement de son génie. Elle fit connoissance avec un jeune Père qui lui apporta quelques livres : ces livres étoient les Romans de *Robinson* , de *Banise* (4) , & des mille & une nuit. Notre jeune Bergere lisoit , ou plutôt devoit ces Ouvrages & cette lecture lui rendoit son état pastoral très-agréable.

(4) Roman Allemand , par Gaspard Ziegler ; le style en est très-empouillé.

Mais ce bonheur ne dura qu'un instant ; bientôt après elle fut forcée d'abandonner son petit troupeau & de devenir pour la seconde fois Gouvernante d'enfans. Parvenue à l'âge de dix-sept ans, elle vit , si l'on peut s'exprimer ainsi , s'ouvrir pour elle un nouvel ordre de peines. Sa mere lui fit épouser un ouvrier en laine ; obligée de préparer la matière qu'employoit son mari & chargée en même temps de tous les détails du ménage , elle n'eut pour écrire les chansons qu'elle composoit pendant ses travaux que quelques heures des Dimanches.

Après neuf ans de mariage elle recouvra la liberté , mais elle n'en jouit pas longtemps ; presque d'abord après la mort de son mari , sa mere la contraignit d'en épouser un autre ; & dans ce nouvel engagement elle supporta tout ce que le mariage le plus malheureux & l'indigence la plus extrême ont d'accablant & d'affreux. Mais alors même la nature montra ses forces dans la personne de notre Femme-Poëte. Quelques Vers du fameux Prédicateur Schœnemann lui étant tombés entre les mains (5) ; ces Vers , quoiqu'ils portassent la plûpart les marques d'une imagination blessée , plutôt que l'empreinte du véritable enthousiasme

(5) Après une fièvre chaude très-violente , cet homme , que tout Berlin a connu , eut de temps à autre des accès de folie , pendant lesquels il ne parloit qu'en Vers.

fiatisme , ne laisserent pas d'enflâmer extraordinairement le génie de notre Poëte , & de lui faire désirer plus fortement que jamais de se livrer à son instinct ; mais le temps & l'occasion lui manquoient toujours.

Cependant elle composa quelques Ouvrages qu'elle communiqua à plusieurs de ses amis à Fraustadt où elle demouroit alors ; mais ce n'étoient encore là que des étincelles du feu sacré que les Muses avoient allumé dons son sein. Dès l'année 1755 elle étoit venue avec son mari & quatre enfans s'établir à Groslogau. Elle s'introduisit dans une boutique de Libraire où elle lut avec beaucoup d'avidité, mais sans ordre & sans dessein, plusieurs Ouvrages en Vers & en Prose. Toutes ses Poésies montrent avec quel succès elle a su profiter d'une lecture rapide. On lui croiroit de l'érudition , si l'on ne savoit qu'elle n'a lu qu'un très-petit nombre de Livres , & même d'une maniere fort légère.

Les victoires du Roi de Prusse briserent enfin tous les obstacles qui jusqu'alors avoient empêché son génie de s'élançer ; le Chant de victoire qu'elle composa d'abord après la bataille de Lowositz est rempli de grandes beautés ; & dans les Odes qu'elle fit depuis sur les triomphes de Frédéric , son talent se montra dans toute sa force.

Cependant notre Poëte demouroit toujours en

proie à toutes les horreurs de la misère , lorsqu'enfin un hasard favorable vint l'arracher à cette cruelle situation. Le Baron de Cottwitz , Gentilhomme Silésien , qui depuis plusieurs années s'est fait connoître par des qualités qui le font aimer & estimer , eut occasion de la voir à Glogau. Ses talens l'étonnerent & son malheur le toucha ; il l'emmena à Berlin. Arrivée dans cette Capitale elle fit l'admiration de la Ville & de la Cour. C'est depuis cette heureuse époque qu'elle a composé la plûpart des Pieces dont ce Recueil est formé. Nous allons traduire une Ode qui suffira pour donner une idée de cette femme extraordinaire.

L'ORAGE pendant la nuit du 31 Août 1761.

Il vient , l'ouragan l'annonce par ses mugiffemens :
voilé des ténèbres de la nuit & porté sur trois mille
chars de feu , il descend sur la terre.

Le voilà , le Maître de l'Univers ! L'entendez-vous ? Son tonnerre roule avec pesanteur ; les éclairs qui s'échappent de son sombre vêtement portent la terreur dans nos ames.

Quel fracas ! Vient-il accompagné de ses guerriers , ainsi que dans cette affreuse bataille où l'armée infernale s'enfuit devant son formidable vainqueur ?

Des torrens de balles se précipitent sur la terre ;

l'Éternel frappe le ceps de la vigne; il frappe le fruit de l'arbre, & l'arbre chancelant cherche ses membres, ses branches mutilées.

Le bruit que fait la grêle en tombant réveille le libertin de son ivresse; il se leve, il s'écrie en balbutiant : ô Dieu ! l'usurier tremble sur son or.

L'Athée est confondu par ces orateurs terribles; Dieu dit dans le tonnerre ce qu'il est, & dans sa course bruyante il passe sans se venger des impies.

Prends garde, ô Berlin ! sa colere a déjà lancé des éclairs & a embrasé un Village; elle a fait pleuvoir le feu du haut du Ciel.

Les habitans consternés s'enfuyent tout nuds de leurs chaumieres ; leur vêtement & leur subsistance sont devenus la proie des flammes ; & toi, Dieu te trouve encore digne de sa clémence.

Cependant sous les toits tissus de chaume il habite moins de méchanceté que sous les lambris dorés ! O Palais ! dites aux coupables : Dieu s'est montré ici dans la tempête.

Nos murailles en ont tremblé : nos gonds d'airain en ont gémi ; ô Sprée épouvantée, & vous, collines ; dites sur qui la main de l'Éternel a versé la flamme :

Pins superbes, déchirés par l'orage, & vous, chênes élevés, annoncés à la cité Royale qu'il commande à l'éclair & que l'éclair obéit.

Dieu a retiré sa main armée de carreaux : l'orage
s'est tu devant lui : d'un seul regard il dissipe la guerre
comme la tempête.

